

Si on se fabriquait un roman historique

Jacques Folch-Ribas

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1983). Si on se fabriquait un roman historique. *Liberté*, 25(3), 147–151.

JACQUES FOLCH-RIBAS

SI ON SE FABRIQUAIT UN ROMAN HISTORIQUE

Ah que j'aime le roman historique! J'en lis depuis mon enfance, je crois bien que je commençai avec *Les Trois mousquetaires*, édition bilingue français-espagnol, cela nous apprenait le verbe, l'adjectif et la nuance psychologique. A notre niveau, donc, fort bas: nous avions neuf ans!

J'en lis toujours. Mais boufre, que ça m'emmerde! En même temps que ça me plaît. Paradoxe du recours à l'Histoire: c'est une facilité qui emballe le lecteur et lorsqu'il a terminé, qui lui cligne de l'œil et semble lui dire: Hein, je t'ai bien eu!

Voyons cela de plus près. Le romanesque: «l'imagination, le style direct, le dépaysement dans le temps ou l'espace». C'est la définition qui était communément admise au début de ce siècle. C'était trop beau. Etant donné le sport favori des littérateurs, la démolition, il fallait s'attendre à du changement.

Le romanesque, donc, se fit tuer. Par les armes les plus efficaces et auxquelles l'on ne connaît pas de parade: le ridicule et le mépris. Tout cela est connu, mais du trou béant que fut la «littérature à l'estomac», (un trou de trente ans!) comment voudrait-on que surgisse de nouveau un romanesque, sinon péniblement?

Alors arrive l'Histoire. Grâce à l'Histoire, celui qui n'a point de talent romanesque en aura soudain, à revendre. Et l'on vendra, soyez-en sûrs. Déjà Flaubert

s'y était essayé avec *Salammbô*. «Quelle engeance, disait-il! J'en ai plein le dos!» Et il n'y toucha plus jamais, heureux Flaubert. Que certains devraient donc l'imiter!

L'Histoire tient lieu au romancier d'imagination. Des mille événements rapportés par la voix populaire et par les historiens (ces biologistes de ce qui est mort), il y a forcément des personnages, et des aventures, hors du commun. Des choses qui *rejoignent* (comme on dit aujourd'hui dans notre jargon désopilant) l'inconscient collectif et le mythe qui chatouille. Il suffira donc à l'auteur, en quête de personnages et d'actions, de choisir dans l'Histoire ce que lui, pauvre figuier stérile, n'aurait jamais su inventer. Sec, il trouve de l'humide. Le voilà sauvé, il peut commencer d'écrire. On va voir ce qu'on va voir.

Mais alors, que lui reste-t-il? Où est son travail de romancier, si personnages et actions, et paysages et esprit des lieux lui sont fournis? Si même la psychologie, cette impératrice souveraine qu'il est interdit d'interdire depuis au moins six siècles, lui est indiquée par l'Histoire? Il lui reste quoi donc? Une manière d'écrire, sans doute, une façon de raconter, un style, un ton, une couleur... appelons cela comme nous voudrons.

Le curieux c'est que son roman «historique» ne sera jamais jugé sur cela, qui lui reste bien à lui, mais au contraire sur ce qui ne lui appartient pas et qu'il a volé: lieux, personnages et intrigue.

Il faudra un Tournier pour, éventuellement, transformer et transposer un mythe comme celui de l'Ogre de Tiffauges de telle façon qu'on puisse dire que son roman est de lui. La plupart des autres *romanciers d'Histoire* vont noyer leur propre talent — s'ils en ont — dans la grande mare du talent historique.

Première recette: bien choisir son moment, son événement, ses protagonistes. Un Français vibrera

sans doute de savoir que la Louisiane fut française, et qu'il en reste des morceaux, dont une vieille dame gâteuse qui se promène dans les allées d'arbres coulants de *spanish moss*. Cocorico de France. Choisissons la Lousiane, la vieille dame et ses descendants. Un Américain de couleur un peu foncée, c'est un chromosone d'esclave africain qui ne s'ignore pas. Racines qu'il faudra déterrer, le succès est assuré. On pourra également exhumer les pogroms et les holocaustes, cela procède des mêmes motifs : toucher les fibres sensibles, car ainsi nous nous réjouissons : « N'est-il pas beau, et bon, de se dire que nous en avons réchappé ? » C'est ce qu'on appelle le romancier témoin de l'Histoire. Rire épais, ici. Il témoigne de ce qu'il veut, de ce qu'il a choisi, et se garde bien de témoigner de ce qu'il ne choisit pas. O romans de l'écrasement du Gaélique ! O romans de la chute de Rome et de l'Occident pillé par les Barbares ! Je les attends toujours, ces romans-là. On ne me donne à lire que des « péplums » débiles, sur ces sujets. C'est qu'ils sont sans doute mauvais, et que le romancier choisit de hurler avec les loups, c'est-à-dire avec la mode. Bien choisir son sujet.

Seconde recette : l'Histoire ne sera jamais misérable. *Les Misérables*, c'est pour Hugo, et en son temps — actuel. Le romancier d'Histoire de notre époque sait qu'il n'a pas le talent ni le génie du père Hugo. Pas fou, le romancier ; il se connaît. Alors, il fonce en direction du clinquant, de la paillette.

Comment se fait-il, par exemple, que l'auteur ne choisisse jamais de situer son roman durant une famine du Moyen Age et parmi le bas peuple des serfs ? Si nous sommes au XIII^e, apparaîtront forcément une princesse en son castel, un troubadour de compagnie, voire un artisan — mais alors prospère, l'artisan. Ainsi le choix des armes appartient au romancier, ce qui est bien, mais il en use en belle putain qu'il est, montrant le beau, cachant le laid. Courageux mais pas téméraire, jamais.

Troisième recette : il faut que ça se passe bien.

C'est-à-dire très mal pour beaucoup mais bien pour les héros. Un héros de roman, tout héroïque qu'il soit, doit rester vivant. S'il peut, de plus, philosopher sur sa survie, c'est bien (mais pas indispensable, l'auteur interviendra là pour tirer profit concluant de l'aventure). Tuez Madame Bovary, on vous en saura gré. Mais que le héros de roman historique en réchappe, surtout. N'oubliez pas.

Quatrième recette: faites long. On n'arrête pas le cours de l'Histoire. Deux cents pages d'action située dans les siècles passés sembleraient ridicules, il faudrait s'appeler Yourcenar pour réunir cela. Pour *Le Vieil homme et la mer*, à quoi servirait l'épopée de Tamerlan qui meurt en atteignant l'océan? Restons dans ce siècle. Si nous en changeons, faisons long. Le roman historique ne supporte pas la sobriété, ni la simplicité.

Cinquième recette (la meilleure): la langue. Toute fantaisie est permise, pourvu que ce ne soit pas la langue d'aujourd'hui. Boufre! Tudieul! Sus, manants! On voit le genre. Qui pourra vous dire que l'on ne parlait point ainsi, en ce temps, et puisque de toute manière on ne parlait sûrement pas comme nous, où est le mal à inventer une langue? Alors le romancier d'Histoire sue et s'acharne à des dialogues du XIII^e, quand ce n'est pas d'avant Jésus-Christ. C'est le dire-vrai par le mensonge, la plus belle liberté du romancier. Parfois, c'est criant de vérité. Ah oui? Mais comment le sait-on?

Mais l'Histoire, dans ce qu'elle prétend, existe-t-elle? Je veux dire: est-ce bien vrai, tout ça? Question naïve, car je crois que tout le monde s'en fiche et brode l'histoire à son goût. Suffit de voir les thèses sur la Révolution française et le Napoléon, sur la découverte et le saccage des Amériques, sur n'importe quoi, et quand, pour s'apercevoir qu'il y a autant de certitudes contradictoires que d'historiens.

Dès lors, le recours à l'Histoire apparaît comme la liberté de choix parmi les versions. La liberté de

l'agencement entre elles. Bref, la liberté tout court. C'est un simple changement de lexique: au lieu du lexique romanesque de l'auteur, il se sert de celui de l'Histoire.

Au besoin, il l'invente. Combien de faux pays, de fausses nations, de faux peuples ont été inventés et mis au point (mis en pages) par des romanciers gonflés comme des lutteurs, sans peur et sans reproche, qui, ne reculant devant rien, ni aucun accroche-cœur, nous ont fait prendre les vessies pour des lanternes? J'attends bientôt le roman bantouboulou-lélé qui nous sortira des limbes la saga inouïe et improbable des millions de Bantous-Loulous-Lélés oubliés de l'Histoire (naturellement) héroïques (forcément) massacrés (tiens donc) et dont le seul, unique, très fier et très talentueux survivant sera l'auteur du dit roman.

Alors évidemment, on se fatigue. Je me fatigue. Il faut trier là-dedans ce qui appartient à «l'imaginaire de l'auteur, à son propre style, à son propre dépaysement dans le temps ou l'espace», et ce qu'il a pompé outrageusement à tour de bras dans la propriété douteuse de l'Histoire. C'est épuisant.

Les colonnes du Parthénon, comme celles de tous les temples grecs, étaient peintes de couleurs très vives et parfois d'un goût douteux (aux critères d'aujourd'hui). La dérision, c'est qu'on admire depuis vingt-cinq siècles le doré sublime de leur pierre. Tout le problème du roman historique me semble là.

L'actualité est une réalité discutable. L'Histoire ne l'est pas moins. La seule réalité indiscutable est l'intemporel, dont on retrouve les bribes à la fois dans l'actuel et dans l'historique. Quant à la valeur de ces bribes, c'est affaire de goût. Le mien ne me porte ni vers les unes, ni vers les autres.